1839
Copy 1

PA 4240
.L9 F7
1839
Copy 1

A Monsieur Mohl
Maître de l'Histoire, Professeur
Collège de France
Hommage de l'auteur
[illegible]

5424

RESTITUTION D'UNE LETTRE

ADRESSÉE PAR LYNCÉE DE SAMOS

A DIAGORAS.

New York City
JAN 25 1913

Lynceus, of Samos.

RESTITUTION D'UNE LETTRE

ADRESSÉE PAR LYNCÉE DE SAMOS

A DIAGORAS.

EXTRAIT DU JOURNAL DES SAVANTS.

(Janvier 1839.)

JUN 3 1839

La lettre que j'ai essayé de restituer doit faire partie d'un recueil qui renfermera tous les fragments de Lyncée. Je me hâte de dire que je n'ai point traité les autres ouvrages de cet écrivain de la même manière; mais j'avais, pour en agir différemment avec la lettre à Diagoras, des motifs que je vais soumettre au lecteur. Sans me dissimuler tout ce qu'il y a d'aventureux, de conjectural et d'incertain dans ces essais de restitution, je pense néanmoins, en les supposant faits par une main prudente et exercée, qu'ils ont un côté saisissant pour l'esprit du lecteur, qu'ils évoquent en quelque sorte le passé devant lui, et que, mettant son imagination en mouvement, ils l'excitent à compléter et parfois à animer des plus vives couleurs un tableau que l'érudit n'aura fait

PA 4240
.L9F7
1839

seulement qu'ébaucher ou dessiner au trait. J'ajoute, en second lieu, et si cette observation rend la critique plus sévère, elle diminue aussi la témérité de mon entreprise, que je me trouvais dans les conditions les plus favorables pour restituer la lettre de Lyncée. Il nous reste, en effet, des fragments considérables de cette lettre; je crois même pouvoir affirmer que nous possédons des extraits plus ou moins longs de toutes les parties de l'ouvrage. J'avais donc à travailler sur un sujet donné, et la marche qu'il fallait suivre m'était tracée d'avance. Un autre avantage qui devait m'enhardir et qui doit aussi rassurer le lecteur, c'est que, mon sujet étant très-circonscrit, il m'était aisé de ne rien faire dire par Lyncée qui ne se fût passé antérieurement à lui ou de son temps. Or, c'est là une sécurité que ne peut pas toujours ni avoir pour soi ni inspirer aux autres, celui qui poursuit une longue *fiction*.

Je crois inutile d'exposer l'objet de la lettre; les notes dont elle est accompagnée fourniront tous les éclaircissements désirables. Quant à Lyncée lui-même, comme je me propose d'écrire sa vie en tête de ses fragments, je n'en dirai ici que ce qui me paraît indispensable pour l'intelligence de la lettre.

Lyncée naquit à Samos d'une illustre famille; il fut le frère du célèbre historien Duris, qui s'empara de l'autorité souveraine dans sa patrie. Fort jeune encore il vint à Athènes pour s'instruire à l'école de Théophraste. Là il eut pour condisciple le fameux poëte comique Ménandre, dont il devait être plus tard le rival sur la scène et le rival souvent heureux. Là il se lia aussi d'amitié avec plusieurs jeunes gens distingués comme lui par la naissance, la fortune et l'esprit. De ce nombre furent Diagoras, sans doute, et Hippolochus de Macédoine.

Cette liaison ne finit pas, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, avec le temps de leurs études; mais les jeunes amis, qui paraissent avoir eu un goût très-décidé pour la bonne chère, et qui, afin de connaître par eux-mêmes les meilleurs morceaux de chaque contrée, avaient résolu de voyager, se promirent, en partant, de se communiquer mutuellement leurs découvertes, et cet échange de lettres produisit une assez volumineuse correspondance, qui existait encore du temps d'Athénée. Nous ne possédons aujourd'hui de ces confidences gastronomiques qu'une lettre tout entière d'Hippolochus et des débris de celles de Lyncée. Malheureusement ces débris sont rares et courts, si l'on excepte pourtant ceux de la lettre adressée à Diagoras. Nous mettrons le lecteur à même d'en juger d'un coup d'œil, en distinguant de notre supplément les fragments originaux par des guillemets.

73 Opu. 21, 31.

« Je vous promis, mon cher Diagoras, en partant pour Rhodes, de faire une étude sérieuse des meilleurs comestibles que cette île produit, de les comparer à ceux d'Athènes [1], et de vous envoyer, dans un jugement équitable et sévère, le résultat de mes observations. Je remplis aujourd'hui cette promesse. Peu jaloux, vous et moi, de conquérir la gloire du héros errant de l'Odyssée, ce n'est pas pour connaître les cités et les mœurs d'un grand nombre d'hommes [2] que nous avons coutume de voyager; c'est pour observer les choses bonnes à manger, c'est pour étudier les travaux de l'industrie en ce qui touche aux délices de la table. Je dois cependant vous avouer que, dès les premiers jours de mon arrivée, je ne songeai nullement à m'acquitter de ce double soin, et maintenant, lorsque j'y pense, j'ai lieu de m'en applaudir. L'exaltation de mes idées et de mes sentiments ne m'eût pas laissé le calme nécessaire pour juger sainement. Mais ne croyez pas que la réflexion, en me rendant aujourd'hui toute l'indépendance de mon jugement, veuille ôter quelque chose à la gloire de Rhodes. Non, Diagoras; il n'y a point eu de surprise, et je puis analyser la jouissance, sans la trouver moins digne d'un homme de goût. Oh! mon ami, si vous croyez avoir vécu jusqu'ici, détrompez-vous [3] : ce n'est qu'à Rhodes que l'on vit, que l'on peut véritablement vivre. Moi, l'enfant de la fertile et voluptueuse Samos, moi qui ai longtemps habité Athènes et qui sais Archestrate par cœur, je croyais aussi mon éducation gastronomique terminée; Rhodes m'a désabusé, et chaque jour encore je fais quelque nouvelle découverte. Jamais le mot de Solon ne me parut plus vrai; et c'est surtout depuis que je suis dans cette île fortunée que, comme lui, j'éprouve

[1] L'objet de la lettre de Lyncée était bien certainement la comparaison des comestibles d'Athènes avec ceux de Rhodes. Athénée d'abord l'affirme positivement : *Λυγκεὺς δ' ὁ Σάμιος, ἐν τῇ πρὸς Διαγόραν ἐπιστολῇ, συγκρίνων τὰ Ἀθήνησι γινόμενα τῶν ἐδωδίμων πρὸς τὰ ἐν Ῥόδῳ* (III, p. 109). — « Lyncée de Samos, dans sa lettre à Diagoras, comparant ce que produit Athènes avec ce que produit Rhodes *en comestibles.* » Dans un autre endroit (VII, p. 285), il s'exprime aussi de la même manière, sauf qu'il supprime *τῶν ἐδωδίμων*, *en comestibles;* mais il faut le sous-entendre ou l'ajouter pour déterminer le sens trop vague et trop général du mot *γινομένων*. Nous pouvons le conclure, en second lieu, d'après le contenu même des fragments qui tous s'occupent uniquement du parallèle des comestibles d'Athènes et de Rhodes, à l'exception de deux où il est question des vases dans lesquels on avait coutume de servir et de boire le vin. Mais ces derniers détails figuraient sans doute dans la lettre comme accessoires se liant intimement au sujet principal. — [2] *Odyss.* A', 3. — [3] Tous les fragments qui nous ont été conservés de cette lettre prouvent évidemment que Lyncée, dans le parallèle qu'il établissait entre Rhodes et Athènes, donnait de beaucoup la supériorité à la première.

qu'en vieillissant on apprend sans cesse[1]. Mais je m'arrête, dans la crainte de vous donner des détails que vous ne m'avez point demandés et d'oublier ceux que je vous ai promis. Je me contente d'ajouter que, lorsque vous serez ici vous-même[2], vous ne tarderez pas à prendre en pitié la prétendue bonne chère des Athéniens, et qu'en la comparant avec celle de Rhodes, vous trouverez de l'une à l'autre toute la distance qui sépare un festin de Lamia[3] du repas des Dioscures[4]. Veuillent même les dieux immortels que Rhodes ne vous fasse point perdre le souvenir de Samos[5]! Ma piété filiale pour ma bonne nourrice s'en effraie déjà. Maintenant j'arrive à mon sujet.

« Je rappellerai donc d'abord, comme dit Archestrate, les présents « de Cérès à la belle chevelure, cher Diagoras[6]; » et ce premier objet de comparaison vous fera présager le sort qui attend la ville de Minerve, dans la lutte qui va s'engager. Mais ici je vous entends me demander si j'ai déjà perdu le goût des pains que l'on vend au marché d'Athènes : car il vous paraît difficile qu'on en trouve à Rhodes de meilleurs. Non, sans doute, je ne les ai point oubliés, et j'aime encore à leur rendre justice; ils sont blancs, tendres, appétissants, ils sont dignes du rang que l'illustre gourmand[7] leur assigne dans son *Hédypathie*[8]. Mais, sa-

[1] Ap. Cic. *de Senect.* § XIV. — [2] Un fragment de la lettre nous apprendra plus bas que Diagoras devait aller joindre Lyncée à Rhodes. — [3] On sait que cette courtisane donna des festins magnifiques à son royal amant Démétrius Poliorcète. Les anciens nous ont parlé surtout de celui qu'elle lui offrit, lorsqu'il revint à Athènes, après son expédition du Péloponnèse. Ce banquet fut si splendide que Lyncée lui-même voulut en perpétuer le souvenir en le décrivant dans une lettre adressée à Hippolochus. (Plutarch. *Demetr. vit.* § XXVII, t. V, p. 47, ed. Reisk.; Athen. III, p. 101 et 128.) — [4] Tous les ans les Athéniens servaient aux Dioscures, dans le Prytanée, un repas composé de fromage, d'un gâteau, d'olives mûries sur l'arbre et de poireaux, en mémoire de l'antique manière de vivre. (Athen. IV, p. 137.) — [5] Nous verrons, d'après un fragment de la lettre, que Diagoras avait fait un voyage à Samos, et que, pendant son séjour, il avait été souvent invité à la table de Lyncée. — [6] Il paraît qu'Archestrate commençait par les différentes espèces de pain l'énumération des comestibles qu'il célébrait dans sa *Gastronomie*. Voici, en effet, le début de ce passage, dont Athénée nous a conservé un assez long fragment :

Πρῶτα μὲν οὖν δώρων μεμνήσομαι ἠὐκόμοιο
Δήμητρος, φίλε Μόσχε..... (Ap. Athen. III, p. 111).

« D'abord donc, je rappellerai les présents de Cérès à la belle chevelure, cher Moschus. » — [7] Les convives d'Athénée se plaisent, en parlant d'Archestrate, à l'appeler *ὁ τέυθης*, *le friand, le gourmand.* (Cf. III, p. 112; VII, p. 286 et pass.) — [8] Le poëme d'Archestrate a été désigné par les anciens sous des noms très-divers. Les uns, comme Chrysippe, l'ont appelé *Γαστρονομία* ou *Γαστρολογία*; les autres,

chez-le bien[1], « Pendant qu'Athènes en est toujours réduite à nous prô-« ner ses petits pains de l'agora, non-seulement on en sert à Rhodes, au « commencement et au milieu du repas, qui ne le cèdent en rien à ces « derniers; mais encore, lorsque la fatigue et la satiété ont déjà engourdi « l'estomac, on offre aux convives le plus charmant délassement, je veux « parler de cet excellent gâteau rôti appelé escharite. Les ingrédients « qu'on y a mêlés le rendent si agréable au goût et si tendre, et lors-« qu'on le trempe dans le vin doux, il se met, en s'émiettant, si heureu-« sement d'accord avec la liqueur, que, de concert avec elle, il exerce « une aimable violence et produit un effet qui tient du prodige. Car, de « même qu'on voit souvent le bon sens succéder à l'ivresse, tout de « même ici, par l'effet du plaisir, le convive rassasié recouvre l'appétit. » Mais vous allez, je le prévois, me demander encore comment, à propos de pain, je vous entretiens de gâteau. Prenez-vous-en à la nature un peu équivoque de l'escharite. L'escharite, en effet, à proprement parler, n'est pas du pain, ce n'est pas non plus un gâteau[2]: substantiel et nourrissant comme le premier, savoureux et délicat comme le second, il figurerait sans doute, à Athènes, parmi les plats du dessert; mais les Rhodiens, avec ce tact judicieux qui les guide dans l'ordonnance d'un repas, lui ont assigné sa véritable place: ils le servent après le pain ordinaire et avant les gâteaux.

« Cérès et Bacchus sont deux divinités parèdres[3]: je ne les séparerai pas non plus dans mon hommage, et, après avoir rappelé les dons de la première, je dirai les bienfaits du second. Sur ce point, vous l'avouerez, je l'espère, la supériorité de Rhodes est si incontestable qu'il n'y a pas

comme Cléarque, Δειπνολογία; ceux-ci Ὀψοποιΐα; ceux-là, comme Lyncée et Callimaque, Ἡδυπάθεια : Ὡς δὲ Λυγκεὺς καὶ Καλλίμαχος, Ἡδυπαθείᾳ. (Athen. I, p. 4.) Mais tous ces noms ont, au fond, une signification commune. Archestrate vante les pains de l'agora dans le passage dont nous avons rapporté plus haut le commencement. — [1] C'est un fragment de la lettre; en voici le texte : Λυγκεὺς δ' ὁ Σάμιος ἐν τῇ πρὸς Διαγόραν ἐπιστολῇ συγκρίνων τὰ Ἀθήνῃσι γινόμενα τῶν ἐδωδίμων πρὸς τὰ ἐν Ῥόδῳ φησίν· « Ἔτι δὲ σεμνυνομένων παρ' ἐκείνοις τῶν ἀγοραίων ἄρτων, ἀρχομένου μὲν τοῦ δείπνου, καὶ μεσοῦντος, οὐδὲν λειπομένους ἐπιφέρουσιν, ἀπειρηκότων δὲ καὶ πεπληρωμένων ἡδίστην ἐπεισάγουσι διατριβὴν, τὸν διάχρηστον ἐσχαρίτην καλούμενον, ὃς οὕτω κέκραται τοῖς μειλίγμασι καὶ μαλακότητι, καὶ τοιαύτην ἐνθρυπτόμενος ἔχει πρὸς τὸν γλυκὺν συναυλίαν, ὥστε ὁμοῦ προσβιαζόμενος θαυμαστόν τι συντελεῖ· καθάπερ γὰρ ἀνανήφειν πολλάκις γίνεται τὸν μεθύοντα, τὸν αὐτὸν τρόπον ὑπὸ τῆς ἡδονῆς ἀναπεινῆν γίνεται τὸν ἐσθίοντα. (Athen. III, p. 109.) » — [2] Pollux définit ainsi l'escharite : Ὁ δὲ ἐσχαρίτης Ῥοδιακὸς, μεθόριος ἄρτου καὶ πλακοῦντος. (*Onom.* VI, 78.) « L'escharite est particulier à l'île de Rhodes; il tient le milieu entre le pain et le gâteau. » Lyncée, en rapprochant l'escharite du pain ordinaire, confirme entièrement cette définition. — [3] Pindar. *Isthm.* VII, 3; Cf. d'Arnaud *De Diis paredr.* c. XXIII.

même de comparaison possible. Qui jamais, en effet, a parlé du vin d'Athènes? Le vin de Rhodes, au contraire, est mis par les gourmets au rang des meilleurs[1]. Il n'a pas, si vous voulez, le moelleux et la suavité du vin de Lesbos, que notre illustre maître dans l'art de la bonne chère trouve sans égal et compare à l'ambroisie[2]. Peut-être même le cède-t-il aussi au vin de Thasos et de Chio; mais il est solide, généreux, d'un fumet et d'un goût agréables[3]. Il plaît surtout lorsque sa vigueur a été domptée par le temps ou adoucie par le miel. J'en ai fait l'expérience plusieurs fois, depuis que je suis ici; et, s'il faut tout vous dire, je vous confesserai même qu'en le savourant il m'est venu un doute, c'est que celui qu'on offrit au vénérable Aristote, quand il voulut désigner allégoriquement son successeur[4], eût subi la préparation dont je viens de parler. Non que je croie qu'Aristote eût jamais dû faire un choix différent (vous connaissez mes sentiments pour le vin de Lesbos et mon admiration pour Théophraste); mais, entre nous, il y a beaucoup plus loin de Théophraste à Eudème que du vin de Lesbos au vin de Rhodes ainsi préparé[5]. N'allez pas cependant vous imaginer que, par un esprit de patriotisme trop exclusif, les Rhodiens méconnaissent la bonté ou même la supériorité des vins étrangers. Ils entendent trop bien pour cela leurs intérêts; et, tout en appréciant le vin de leur cru, ils ouvrent leurs ports avec une hospitalité empressée au vin de Lesbos, au vin de Thasos, au vin de Chio, au vin de Byblos, voire même au vin de Crète et de Syracuse.

« Le vin m'amène naturellement à vous parler des vases dans lesquels on a coutume de le servir et de le boire. C'est, je l'avoue, une digression que je fais là; mais vous conviendrez du moins qu'elle se lie intimement à mon sujet; et, dans tous les cas, je n'ai pas à craindre qu'on m'accuse de dire des choses qui n'ont rien de commun avec Bacchus[6].

[1] Ælian. *Var. Hist.* XII, 31. — [2] Archestr. ap Athen. I, p. 29.

[3] Ἄλλοι τὸν οἶνον ηὐλόγουν τὸν ἐν Ῥόδῳ,
Ὡς ἡδὺν εἰς ὄσφρησιν, ἡδὺν εἰς πόσιν. (Theod. Prodr. *Am. Rhod. et Dos.* II, p. 58. Gaulm. v. 120, ed. Ph. Lebas.)

[4] C'est une allusion au récit que nous fait Aulu-Gelle (XIII, 5). — [5] Timachidas le Rhodien, dans Athénée, appelle *ὑπόχυτον*, *mélangé*, une espèce de vin connu à Rhodes, et qui se rapprochait du vin doux. Polyzélus, dans le même auteur, appelle une autre espèce de vin connu aussi des Rhodiens *αὐτίκην*, *sans mélange* (I, p. 31). Je crois qu'il s'agit simplement du vin de Rhodes préparé avec du miel ou d'autres ingrédients propres à l'adoucir, et du même vin, lorsqu'il était pur et n'avait encore subi aucune préparation. — [6] Ἀπροσδιόνυσον, qui signifie proprement, *sans rapport avec Bacchus*, se prenait figurément, chez les anciens, pour exprimer une chose *faite à contre-temps, hors de propos.* (Suid. v. οὐδέν.)

« Si jamais l'imagination grecque a paru vouloir défier l'infinie variété des œuvres de la nature, c'est surtout, vous ne l'ignorez pas, dans les formes de ces vases. Que de caprices et de fantaisies! que de créations élégantes et bizarres! Eh bien! les Rhodiens, non contents d'adopter toutes les inventions remarquables de ce genre, y ont encore ajouté les leurs. Ainsi j'ai vu figurer sur leurs tables ces coupes béotiennes dans lesquelles Bacchylide offre à boire aux Dioscures en leur adressant les vers que vous savez : « Vous ne trouverez chez moi ni une chère « somptueuse, ni de l'or, ni des tapis de pourpre; mais un cœur bien-« veillant, la douce muse et du vin doux dans des coupes béotiennes[1]. » Et à côté des coupes béotiennes, j'ai vu les rhodiaques[2], dont l'usage est répandu dans toute la Grèce, et dont le nom indique suffisamment l'origine, grâce à l'abnégation généreuse de Damocrate leur inventeur, qui voulut confondre sa gloire avec celle de sa patrie. J'ai vu les vases qui ont immortalisé le potier de Corinthe, aussi variés par leur dimension que par la matière dont ils sont faits[3]; et, à côté du fidèle enfant de Théricles, comme dit Théopompe le comique[4], j'ai vu les hédypotides et le thériclèen-bombylius. Les hédypotides, qui par leur nom rappellent l'usage le plus agréable que l'on puisse faire d'un vase à boire[5], ne sont réellement que des vases thériclèens. Mais vous allez voir que Rhodes ne poursuit pas seulement Athènes de sa rivalité dans les choses qui se mangent. Vous n'auriez jamais supposé, sans doute, une intention hostile sous les hédypotides; il y en a une pourtant, et les Rhodiens n'en font pas mystère. S'ils ont jeté dans le commerce, vous disent-ils, ces nouveaux vases thériclèens[6], « c'est pour les opposer

[1] Οὐ βοῶν πάρεσ'ι σάμματ' οὔτε χρυσός,
Οὔτε πορφύρεοι τάπητες, ἀλλὰ θυμὸς εὐμενὴς,
Μοῦσά τε γλυκεῖα καὶ Βοιωτίοισιν
Ἐν σκύφοισιν οἶνος ἡδύς. (Ap. Athen. XI, p. 500.)

[2] Les rhodiaques furent les coupes les plus estimées dans l'antiquité, après les béotiennes; leur inventeur était Damocrate. Διήνεγκαν δὲ μετὰ τοὺς Βοιωτίους (σκύφους) οἱ Ῥοδιακοὶ λεγόμενοι, Δαμοκράτους δημουργήσαντος. (Athen. l. c.) — [3] Le vase thériclèen tirait son nom de Théricles, potier de Corinthe, qui l'avait inventé. Il était de forme évasée, assez profond, ayant deux petites anses comme la cylix. (Id. *ibid.* p. 470.) Il y en avait de toutes les grandeurs, et la matière dont on les faisait n'était pas moins variée : on y employait la terre, les métaux et le bois. Nous voyons dans Théophraste que le bois dont on se servait ordinairement était le plus compacte et le plus dur qu'on pouvait trouver, tel que le cœur du chêne, le térébinthe et l'ébène. (*Hist. plant.* V, 3, 2.) — [4] Ap. Athen. XI, p. 470. — [5] Ce nom leur venait de ce qu'on s'en servait principalement pour *boire* du vin *doux*. — [6] Athénée ne cite pas ici textuellement les paroles de Lyncée; mais, s'il abrége un peu, on voit qu'il a dû se tenir fort près de l'original, même pour les expressions. Ἡδυποτίδες· ταύτας

« aux thériclèens de l'Attique[1]. Ceux, en effet, auxquels les Athéniens « donnent la forme des hédypotides, sont d'airain, et ne semblent, à « cause de leur poids, destinés que pour les riches; tandis que les thérî- « cléens de Rhodes ont mis, par leur légèreté, le luxe de ces vases élé- « gants à la portée même du pauvre. » Quant au thériclèen-bombylius[2], il offre le caractère de sa double origine, et peut passer tout à la fois pour une invention et un perfectionnement. C'est le thériclèen ordinaire qui a fait au bombylius l'emprunt de ce cou long et étroit que vous lui connaissez, et d'où la liqueur s'échappe en bourdonnant comme celle du lagyne[3]; du lagyne qui, en ce moment, me rappelle des jours trop vite écoulés. Oui, je me souviens en prononçant ce nom[4] : « Qu'à l'é- « poque où vous fîtes un voyage à Samos, Diagoras, je vous vis souvent « venir chez moi pour partager ces repas où chaque convive avait à « côté de lui son lagyne qui, remplissant les fonctions d'échanson[5], lui « versait du vin à souhait, après lui avoir présenté la coupe. »

φησὶν ὁ Σάμιος Λυγκεὺς Ῥοδίους ἀντιδημιουργήσασθαι πρὸς τὰς Ἀθήνησι θηρικλείους, Ἀθηναίων μὲν αὐτὰς τοῖς πλουσίοις, διὰ τὰ βάρη, χαλκευσαμένων τὸν ῥυθμὸν τοῦτον, Ῥοδίων δὲ, διὰ τὴν ἐλαφρότητα τῶν ποτηρίων, καὶ τοῖς πένησι τοῦ καλλωπισμοῦ τούτου μεταδιδόντων (XI, p. 469). — [1] De ce passage il faut conclure : 1° que les Athéniens fabriquaient une sorte de vases thériclèens en tout semblables aux thériclèens ordinaires pour le fond, mais s'en distinguant par l'élégance de la forme et l'harmonie des proportions; 2° que ces thériclèens étaient ordinairement d'airain et d'un poids qui ne les mettait qu'à la portée des riches; 3° que ce fut pour répandre *le luxe de ces vases, τοῦ καλλωπισμοῦ τούτου*, même parmi les classes pauvres, que les Rhodiens conçurent l'idée de leurs hédypotides qui, plus minces, plus légers et beaucoup moins coûteux que les vases d'airain d'Athènes, en reproduisaient cependant les formes élégantes et *les proportions harmonieuses, τὸν ῥυθμὸν τοῦτον*. — [2] Y a-t-il jamais eu un thériclèen-bombylius, et le vase que je fais décrire par Lyncée a-t-il réellement existé ? Je le crois, me fondant sur ce passage de l'abréviateur d'Athénée : *Βομβυλιός· Θηρίκλειον Ῥοδιακόν, οὗ περὶ τῆς ἰδέας Σωκράτης φησίν· « Οἱ μὲν ἐκ φιάλης πίνοντες ὅσον θέλουσι τάχιστ' ἀπαλλαγήσονται, οἱ δὲ ἐκ βομβυλιοῦ κατὰ μικρὸν σπάζοντες.»* (Athen. *Epitom.* ap. Casaub. *animadv.* p. 784.) — Bombylius: thériclèen de Rhodes dont Socrate caractérise la forme en disant : « Ceux qui se servent d'une phiale peuvent boire autant qu'ils veulent et avoir tout de suite fait; ceux qui se servent du bombylius ne peuvent recevoir la liqueur que lentement et goutte à goutte. » — [3] Le lagyne avait aussi un goulot long et étroit; de là les épithètes que les poëtes lui donnaient de *μακροφάρυγξ, σπεπαύχην*, *au long gosier, au col étroit.* (Voy. M. Letronne, *Observat. philol. et archéol. sur les noms des vases grecs*, p. 52.) — [4] C'est un fragment de la lettre; en voici le texte : *Λυγκεὺς δ' ὁ Σάμιος ἐν τῇ πρὸς Διαγόραν ἐπιστολῇ γράφει· « Καθ' ὃν χρόνον ἐπεδήμησας ἐν Σάμῳ, Διαγόρα, πολλάκις οἶδά σε παραγινόμενον εἰς τοὺς παρ' ἐμοὶ πότους, ἑν οἷς λάγυνος κατ' ἄνδρα κείμενος οἰνοχοεῖτο πρὸς ἡδονὴν διδοὺς ἑκάστῳ ποτήριον.»* (Athen. XI, p. 499.) — [5] Lyncée veut faire entendre que chaque convive buvait à sa bouteille, sans se servir de coupe; le lagyne présentait donc, en véritable échanson, la liqueur et le verre. L'idée d'échanson est renfermée dans *οἰνοχοῶ*.

« Quoique ma digression soit déjà un peu longue, je ne puis néanmoins quitter ce sujet sans vous dire un mot d'un chef-d'œuvre qui assure à la poterie de Rhodes une incontestable prééminence sur celle d'Athènes, toute renommée qu'elle est[1], je veux parler des petits pots rhodiens. Je sais que vous avez lu l'ouvrage d'Aristote sur l'*Ivresse*[2], je sais aussi que vous connaissez par expérience la vertu de ces vases; mais je doute que vous ayez encore éprouvé toute l'efficacité de leur influence. Pour moi, du moins, je n'en avais, avant d'être ici, qu'une très-faible idée, soit que les petits pots que j'avais vus ne fussent pas véritablement de Rhodes, soit qu'ils n'eussent pas été fabriqués avec les soins minutieux qu'ils demandent. Aujourd'hui je puis l'attester, jamais les breuvages de Circé, jamais les herbes du Pont et de la Colchide, jamais les philtres des magiciennes de la Thrace ne produisirent d'effets plus surprenants que ces esprits subtils qui s'exhalent de l'argile parfumée et se communiquent à la liqueur qu'elle enferme. Je vous ai raconté les prodiges de l'escharite; les petits pots achèvent la métamorphose. Aussitôt que le maître de la maison s'aperçoit que la vue de ses convives se trouble et que leur raison commence à s'égarer, il fait signe aux échansons de verser du vin des petits pots; et soudain tous les cerveaux se dégagent, tous les esprits se rassérènent, et les idées embarrassées reprennent un libre cours.

« Voilà, vous en conviendrez, une recette un peu meilleure que celle du comique Amphis, qui ne connaît rien de plus efficace pour dégriser qu'un chagrin subit. « La vertu même des choux, dit-il, n'est auprès de ce moyen qu'une plaisanterie[3]. »

Mais il est temps de revenir au parallèle que nous avons interrompu. Depuis que les Grecs du continent, et principalement ceux des îles, ont eu le bon esprit de renoncer à la simplicité par trop frugale de leur premier genre de vie, c'est parmi les poissons qu'ils ont coutume de chercher leurs mets les plus exquis[4]. Mais les Rhodiens se distinguent

[1] Athénée nous apprend que la poterie d'Athènes était recherchée (I, p. 28). — [2] Tout ce que Lyncée dit des petits pots rhodiens est confirmé par deux fragments du livre qu'Aristote avait écrit sur l'*Ivresse*. (Ap. Athen. XI, p. 464.) — [3] Ap. Athen. I, p. 34. — Les choux passaient généralement pour avoir la vertu de désenivrer. Les Égyptiens et les Sybarites, au rapport d'Athénée (*ibid.*), avaient coutume d'en manger avant de toucher aux autres mets, afin de pouvoir ensuite boire impunément. Suidas, en rappelant cet usage, nous apprend qu'il était devenu commun à tous les Grecs (v. Κράμβ.). — [4] Les anciens étaient grands amateurs de poisson, et le préféraient de beaucoup à la viande; aussi désignaient-ils un plat de poisson par le mot ὄψον, *bonne chère*, pour faire entendre que c'était là le mets par excellence. (Athen. VII, p. 276; cf. Perizon. *ad Ælian. Var. Hist.* I, 28.)

encore dans cette préférence accordée aux muets habitants de la mer : et l'on peut dire que chez eux ce n'est pas un goût, mais bien une fureur. Vous allez en juger : nul ne passe à leurs yeux pour un homme de bon ton, s'il n'admire le poisson jusqu'à l'enthousiasme; et ils ne craignent pas de prodiguer aux mangeurs de viande les épithètes de grossiers et de gloutons[1]. Quand ils sortent de leur île, c'est aussi du poisson, et du poisson de choix qu'il faut servir à ces négociants dédaigneux, si l'on ne veut les voir manger du bout des dents[2]. Et comment en serait-il autrement? Cette Rhodes qu'il faut surnommer *aux beaux poissons*[3], en élève autour de ses rivages d'une chair si succulente et si délicate qu'aucune mer n'en offre de semblables. Je ne pourrais suffire à vous les nommer tous; je me contenterai d'en comparer quelques espèces avec celles qui sont le plus estimées à Athènes. Ainsi[4] « aux aphyes[5] du port de Phalère « Rhodes oppose les aphyes nommées æniatides, et au chétif glaucus[6]

[1] C'est Élien qui nous apprend cette particularité piquante sur les mœurs rhodiennes (*Var. Hist. l. c.*) — [2] Dans une comédie de Diphile, un cuisinier, s'adressant à son maître, lui demande « si tous les convives sont athéniens, ou s'il se trouve parmi eux quelques négociants. — Que t'importe à toi, cuisinier? répond le maître. — C'est que, reprend le chef, la règle essentielle à suivre dans l'art que j'exerce, c'est de connaître d'avance le palais des convives. Avez-vous, par exemple, invité des Rhodiens? donnez-leur aussitôt à dépecer, tout bouillant encore, un énorme silure ou une lébie, etc. » (Ap. Athen. IV, p. 132.) — [3] « Rhodes, dit un des convives du banquet d'Athénée, que le *charmant* Lyncée appelle *aux beaux poissons* : Ῥόδος ἣν εὔιχθυν εἶναί φησιν ὁ ἥδιστος Λυγκεύς. » (VIII, p. 360.) — [4] C'est un fragment de la lettre; en voici le texte : Λυγκεὺς δ' ὁ Σάμιος ἐν τῇ πρὸς Διαγόραν ἐπιστολῇ, ἐπαινῶν τὰς Ῥοδιακὰς ἀφύας κἀντιτιθεὶς πολλὰ τῶν Ἀθήνησι γινομένων πρὸς τὰ ἐν Ῥόδῳ φησί· « Ταῖς μὲν Φαληρικαῖς ἀφύαις τὰς Αἰνιάτιδας καλουμένας ἀφύας, τῷ δὲ γλαυκίσκῳ τὸν ἔλοπα καὶ τὸν ὄρφον ἀντιπαρατιθεῖσα· πρὸς δὲ τὰς Ἐλευσινιακὰς ψήττας καὶ σκόμβρους, καὶ εἴ τις ἄλλος παρ' αὐτοῖς ἰχθὺς ἐπάνω τῇ δόξῃ τοῦ Κέκροπος γέγονεν ἀντιγεννήσασα τὸν ἀλώπεκα καλούμενον. Ὁ δὲ τὴν Ἡδυπάθειαν γράψας παρακελεύεται τῷ μὴ δυναμένῳ τιμῇ κατεργάσασθαι τὴν ἐπιθυμίαν, ἀδικίᾳ κτήσασθαι τὴν ὀψοφαγίαν. » (Athen. VII, p. 285.) — [5] L'aphye est le poisson que les naturalistes appellent aujourd'hui le *gobie aphye*. (Lacép. t. II, p. 113.) Ce poisson était commun à Athènes, et formait la nourriture habituelle du pauvre. Il y en avait une espèce qui était pêchée autour de Phalère, et qu'on estimait assez. « Rejette avec mépris, dit Archestrate, toute sorte d'aphyes, excepté l'aphye d'Athènes.... Prends celui qu'on pêche dans les sinuosités du golfe charmant qu'embrasse le port sacré de Phalère. Celui qui se trouve sur les côtes de Rhodes a aussi son mérite, surtout s'il y a vu le jour. » (Ap. Athen. *l. c.*) — [6] Le glaucus est le poisson appelé *centronote glaucus* par les ichthyologistes modernes (Lacépède, t. II, p. 350); sa chair est grasse, ferme et de bon goût. Son nom lui vient de ce que la partie supérieure de son corps est d'un *bleu* obscur, γλαυκός.

« l'élops[1] et l'orphe[2]. Aux psettes[3] d'Éleusis et aux scombres[4], et à tout « autre poisson, les Athéniens en eussent-ils dont l'illustration remon- « terait plus haut que celle de Cécrops[5], Rhodes fait encore face en « produisant le poisson qu'elle appelle renard[6]. C'est, en effet, au sujet « du renard, que l'auteur de l'*Hédypathie* conseille à l'amateur qui ne « peut contenter son envie à prix d'argent, de recourir aux moyens « illicites pour se procurer ce morceau délicat[7]. Aussi[8] ai-je toujours été « tenté de croire que ce fut en échange d'un poisson de cette espèce « que Thésée, homme de bien, sans aucun doute, donna ce que Tlépo- « lème lui demandait[9]. »

[1] L'élops est une espèce d'esturgeon. L'élops de Rhodes était fort renommé chez les anciens. (Voy. A. Gell. VII, 16; Varr. *de Re rust.* II, 6, 2; Plin. *Hist. nat.* IX, 54.) — [2] L'orphe est une espèce de spare que les ichthyologistes modernes désignent sous le nom de *spare orphe.* (Lac. t. III, p. 75.) — [3] Psette; c'est le pleuronecte turbot, ou le pleuronecte carrelet des naturalistes. (Id. *ibid.* p. 409.) — [4] Le scombre est appelé aujourd'hui *scombre thon.* (Id. *ibid.* p. 141.) — [5] Lyncée fait allusion au proverbe en usage chez les Athéniens; pour relever la noblesse de quelqu'un, ils disaient : Κέκροπος εὐγενέστερος, *plus noble que Cécrops.* (Cf. Casaub. *animadv. in Athen.* p. 510.) — [6] Le poisson auquel les Rhodiens donnaient le nom de *renard,* et les Syracusains celui de *chien gras,* était proprement appelé γαλεός. Aujourd'hui les naturalistes le désignent sous le nom de *gade mustèle.* — [7] Après avoir cité le fragment de Lyncée que nous venons de transcrire, Athénée prend soin de nous expliquer l'allusion renfermée dans la dernière phrase : « Lyncée, dit-il, veut parler ici d'Archestrate, le gourmand qui, dans son célèbre poëme (*la Gastronomie*), s'exprime ainsi au sujet du galéos : A Rhodes, recherche le galéos surnommé *le renard,* poisson que les Syracusains appellent le *chien gras;* et dusses-tu, pour l'avoir, t'exposer à la mort, si l'on refuse de le vendre, vole-le, et subis ensuite, sans murmurer, le sort que la destinée t'a réservé. » (VII, p. 285.) — [8] C'est un fragment de la lettre; en voici le texte : « Καὶ γὰρ τὸν Θησέα, φησί, γεγονότα καλὸν, ὑπολαμβάνω, τοῦ Τληπολέμου τὸν ἰχθὺν τοῦτον αὐτῷ παρασχόντος, παρεσχηκέναι. » (Athen. VII, p. 295.) — Ce fragment devait venir, dans la lettre, immédiatement à la suite du précédent; Athénée ne laisse aucun doute à cet égard. Rappelant de nouveau l'allusion de Lyncée aux vers d'Archestrate sur le galéos, il dit : Τούτων τῶν ἐπῶν μνησθεὶς καὶ Λυγκεὺς ὁ Σάμιος ἐν τῇ πρὸς Διαγόραν ἐπιστολῇ φησι καὶ δικαίως παρακελεύεσθαι τὸν ποιητὴν τῷ μὴ δυναμένῳ τιμὴν ἀριθμῆσαι ἀδικίᾳ κτήσασθαι τὴν ἐπιθυμίαν. — « Lyncée de Samos, faisant mention de ces vers dans sa lettre à Diagoras, trouve que le poëte conseille avec raison à celui qui ne peut payer le prix de ce poisson, de s'emparer, en employant l'injustice, de l'objet de son désir. » — Puis il ajoute, comme citation textuelle : « Καὶ γὰρ τὸν Θησέα, φησί, κ. τ. λ. » — [9] Le sens de cette dernière phrase a beaucoup embarrassé les commentateurs; cependant, en examinant la liaison des idées et en pesant la valeur des mots, il n'est guère possible de lui trouver une autre signification que celle qu'on lui a donnée, à savoir que Thésée avait consenti, pour un poisson, à se prêter aux désirs impurs de Tlépolème. Que veut prouver, en effet, Lyncée? que le précepte d'Archestrate n'a rien de bien exagéré, puisque Thésée lui-même, pour obtenir un poisson dont il avait envie, n'hésita pas à faire un sacrifice qui devait coûter cher à sa pudeur.

« Toutefois, cette prédilection passionnée pour le poisson laisse encore à quelques viandes une place honorable sur la table des Rhodiens. Vous présumez bien, sans doute, qu'on en bannît sévèrement toutes celles qui pourraient offrir à la dent quelque résistance ou à l'estomac une digestion laborieuse; mais on y accueille sans défaveur ce que le gibier a de plus fin et les oiseaux domestiques de plus délicat. Je vous signalerai parmi le gibier l'attagen[1], le faisan[2], la perdrix et les cailles, et parmi les oiseaux domestiques, le canard engraissé et les poulardes du pays, lorsqu'on ne peut se procurer celles de Délos[5]. On réserve généralement les coqs pour ces sortes de combats si aimés des Grecs, et qui furent institués, comme vous savez, par le vainqueur de Salamine[4]. Les coqs de Rhodes, par l'élévation de leur taille, leur force et leur ardeur belliqueuse, ont illustré le pays qui les produit, et les Rhodiens, qui en font un objet de commerce considérable, trouvent tout à la fois gloire et profit à élever ces nobles animaux[5].

« Maintenant, vous parlerai-je des légumes, après tant de mets délicats et recherchés? Les Rhodiens, ainsi que tous les peuples qui entendent l'art de vivre, les estiment fort peu, ou, s'ils les emploient, ce n'est guère que comme accessoire. Il en est un pourtant dont ils font cas, et qui mérite une mention particulière, c'est le chou. Le chou de Rhodes, de l'espèce appelée halmyris[6], se distingue par la douceur et

[1] L'attagen est une espèce de francolin; cet oiseau paraît avoir été fort recherché des anciens : « *Attagenem eructas et comesto ansere gloriaris,* » disait saint Jérôme à un hypocrite qui faisait gloire de vivre simplement, et qui se rassasiait en secret de bons morceaux. (Ap. Buffon. *Hist. nat.* v. *Attagas.*)— [2] Le roi Ptolémée (Évergète II) dans le XIIe livre de ses *Commentaires,* parlant des faisans qu'on élevait dans le palais d'Alexandrie, appelle cet oiseau βρῶμα πολυτελές, *un mets somptueux.* (Ap. Athen. XIV, p. 654.) — [3] Les poulardes de Délos furent renommées. Pline nous apprend que les Déliens commencèrent les premiers à engraisser ces oiseaux. (*Hist. nat.* X, 50.)—[4] Élien, qui a consacré à ces combats de coqs un chapitre fort curieux, nous apprend à quelle occasion les Athéniens établirent par une loi que chaque année il y aurait un jour où l'on mettrait ces oiseaux aux prises sur le théâtre. (*Var. Hist.* II, 28.) Nous faisons dire par Lyncée que Thémistocle institua ces combats; Jules l'Africain affirme, en effet, positivement que ce fut Thémistocle lui-même qui porta la loi dont il est question dans Élien. (*Cest.* c. v.) On peut consulter Périzonius sur Élien, et aussi Buffon, qui a, sur les combats de coqs, une page admirable. — [5] « Jam ex his (gallis) quidam ad bella tantum et prælia assidua nascuntur; quibus etiam patrias nobilitaverunt Rhodum ac Tanagram. » (Plin. *Hist. nat.* X, 21; cf. Colum. VIII, 2, 4.) — [6] « Eudème l'Athénien, dans son livre sur les *Légumes,* dit qu'il y a trois espèces de choux..... et que c'est le chou appelé *halmyris* qui a été jugé digne du premier rang, à cause de l'excellence de son goût. Il croît à Érétrie, à Cyme, à Rhodes, ainsi qu'à Cnide et à Éphèse. » (Ap. Athen. IX, p. 369.)

l'excellence de son goût. On lui compare ceux qui croissent à Cyme, à Cnide et à Éphèse. Moi, qui ne puis le comparer qu'avec mes souvenirs, je vous dirai : S'il est un chou au monde qui soit digne d'être appelé *sacré*[1], comme le croyait la piété un peu naïve de nos ancêtres, c'est le chou de Rhodes; s'il est un chou par lequel il soit permis de jurer[2] sans offenser les dieux, c'est le chou de Rhodes. Je ne dois pas oublier, à ce sujet, une observation qu'on a faite, et qui prouve le génie merveilleux du sol de cette île : on a observé que si l'on sème de la graine des choux de Rhodes à Alexandrie, qui ne produit que des choux amers, cette graine communique à la plante sa douceur native pendant toute une année, au bout duquel temps elle contracte l'amertume du terroir adoptif[3].

« Parmi les productions naturelles qui font l'âme et la solidité d'un repas, je viens de parcourir sommairement les plus remarquables, et vous avez pu voir qu'en tout Rhodes oppose à la ville de Minerve une concurrence victorieuse. Poursuivons le parallèle dans les mets qui font l'ornement de la seconde table, et, à l'exemple des convives, commençons par les gâteaux. Les gâteaux d'Athènes sont depuis longtemps en possession d'une excellente renommée[4]; et aucun d'eux n'a reçu de plus justes éloges que son célèbre amès[5]. Il fallait donc, vous l'avouerez, une audace peu commune, pour entreprendre d'éclipser une si haute illustration, et une habileté proportionnée à l'audace, pour y réussir. Rhodes a montré cette audace et cette habileté[6] : « A la gloire du fa-« meux amès elle oppose une gloire rivale, en produisant l'échinus[7]

[1] Les anciens prêtaient au chou une vertu divinatrice. (Athen. *ibid.* p. 370.) — [2] Ναὶ μὰ τὴν κράμβην! *Oui, par le chou!* était un serment très-fréquent chez les Grecs. (Athen. *l. c.*) — Un fait assez digne de remarque, c'est que le chou a joui de la plus grande popularité chez les anciens comme chez les modernes. Rien ne le prouve mieux que la multitude de proverbes dans lesquels il figure. On pourrait en compter jusqu'à vingt dans dans la seule langue française. — [3] Diphile de Siphnus est garant de l'observation. (Ap. Athen. *ibid.* p. 369.) — [4] Les gâteaux d'Athènes étaient renommés; Archestrate en recommande l'usage. (Ap. Athen. III, p. 101.) — [5] L'amès était une espèce de gâteau, comme nous l'apprend Hésychius (v. Ἄμ.). Il paraît, d'après le fragment de Lyncée que nous allons citer, que l'amès d'Athènes était plus particulièrement recherché. — [6] C'est un fragment de la lettre; en voici le texte : Ἐχῖνος· Λυγκεὺς ὁ Σάμιος ἐν τῇ πρὸς Διαγόραν ἐπιστολῇ ἐκ παραλληλου τιθεὶς τὰ κατὰ τὴν Ἀττικὴν ἐξαιρέτως γινόμενα τοῖς ἐν τῇ Ῥόδῳ, γράφει οὕτως· « Τῇ δὲ περὶ τὸν ἄμπτα δόξῃ τὸν καινὸν ἀνταγωνιστὴν ἐπὶ τῆς δευτέρας εἰσάγουσα τραπέζης ἐχῖνον· ὑπὲρ οὗ νῦν μὲν ἐπὶ κεφαλαίου· παραγινομένου δὲ σοῦ, καὶ συντεθέντος κατὰ τοὺς ἐν Ῥόδῳ νόμους ἀναμασησάμενος πειράσομαι πλείω περιθεῖναι λόγον. » (Athen. XIV, p. 647.) — [7] L'échinus, selon Pollux, était un gâteau qui se faisait dans les îles, et qui ressemblait à l'amès. (*Onom.* VI, 78.)

« sur la seconde table. Je ne vous en dis aujourd'hui qu'un mot; mais « lorsque vous serez ici vous-même, et qu'on vous aura servi ce friand « morceau préparé à la manière de Rhodes, je tâcherai de vous parler « plus longuement sur un sujet que j'aurai eu le loisir de méditer. » Jusque-là, si vous étiez tenté de soupçonner mon enthousiasme d'exagération, souvenez-vous que je suis de Samos [1], et que, par conséquent, je dois être difficile en fait de gâteaux.

« Après les gâteaux, ce que les gourmets vantent le plus d'Athènes, ce sont les fruits [2] et le miel [3]. Je m'associe volontiers à eux pour louer le miel attique; j'accorderai même, si vous voulez, qu'il n'a point de rival, et qu'il l'emporte sur le miel de la Sicile [4], et sur celui de Rhodes [5]. J'ajouterai encore que les Rhodiens, aussi équitables que moi à cet égard, consomment beaucoup plus de miel attique que de miel indigène [6]; mais, cette concession une fois obtenue, il faudra que vous m'accordiez, à votre tour, que l'avantage appartient à Rhodes sur l'autre point. Quels sont les fruits, en effet, dont Athènes se montre le plus jalouse? Les figues d'abord [7], et ensuite les raisins [8]. Mais, je vous l'avoue [9], « les érines de « l'Attique [10] me paraissent de force à rivaliser avec les laconiques de

[1] Les gâteaux de Samos jouissaient de la plus grande réputation. (Athen. XIV, p. 644; cf. Poll. *Onom. l. c.*) — [2] Aristophane, dans une pièce intitulée *les Saisons*, célébrait l'Attique comme produisant, en tout temps, toute sorte de fruits. (Ap. Athen. IX. p. 372; cf. XIV, p. 653.) — [3] Archestrate nous peint tout le cas que les anciens devaient faire du miel attique. (Ap. Athen. III, p. 101.) — [4] On sait que le miel du mont Hybla n'était pas moins estimé que celui du mont Hymette. (Mart. *Epigr.* XI, 42.) — [5] Le miel de Rhodes, quoique de beaucoup inférieur à celui de l'Attique et à celui de la Sicile, avait cependant aussi son mérite. (Meurs. *Rhod.* II, p. 79.) — [6] Les riches Rhodiens devaient faire venir du miel attique; ce qu'il y a du moins de certain, c'est que ce miel était fort prisé à Rhodes. (Theophr. *Charact.* V.) — [7] Antiphan. ap. Athen. III, p. 74. — [8] Les raisins d'Athènes étaient renommés, principalement l'espèce appelée *nicostratius*. — [9] C'est un fragment de la lettre; en voici le texte : Λυγκεὺς ἐν ἐπιστολαῖς σύγκρισιν ποιούμενος τῶν Ἀθήνησι γινομένων καλλίστων πρὸς τὰ Ῥοδιακά, γράφει δὲ οὕτως· « Τὰ δὲ ἐρινεὰ τοῖς Λακωνικοῖς, ὥστε συκάμινα σύκοις, δοκεῖν ἐρίζειν. Καὶ ταῦτ' οὐκ ἀπὸ δείπνου, καθάπερ ἐκεῖ, ἐνεστραμμένης ἤδη διὰ τὴν πλησμονὴν τῆς γεύσεως, ἀλλ' ἀθίκτου τῆς ἐπιθυμίας οὔσης, πρὸ δείπνου παρατέθεικα. » (Athen. III, p. 375.) — [10] Les érines sont le fruit du figuier sauvage appelé ἐρινεός. (Hesych. v. Ἐρίν.) Les Grecs employaient ce fruit pour la caprification. Voyez, sur ce procédé, employé encore aujourd'hui par les Grecs pour accélérer la maturescence des figues, Tournefort (*Mém. de l'Acad.* année 1705, p. 332.) Les érines ne sont pas bonnes à manger. Cependant on donnait aussi ce nom aux figues qu'on avait mûries par la caprification; et celles-là sont bonnes à manger. Mais ces érines sont bien inférieures aux figues qui mûrissent naturellement. Lyncée ne désignait donc, comme on voit, les figues de l'Attique par le mot *érines* que pour les déprécier.

« Rhodes [1], comme les mûres avec les figues; et je les juge en homme « qui s'en est fait servir, non pas, ainsi qu'il est d'usage à Athènes, « après le repas, lorsque le goût est perverti par la satiété, mais avant « d'avoir rien pris, lorsque aucun mets n'a encore émoussé l'appétit. » Quant au nicostratius, tout excellent qu'il est, je crains fort qu'il ne trouve à Rhodes son vainqueur [2]. « Au raisin appelé ainsi dans l'At- « tique, les Rhodiens opposent le raisin hipponius [3], qui croît dans leur « île, et qui, semblable à un bon serviteur, continue à montrer, au delà « du mois hécatombæon, la même humeur douce et bienveillante. »

Ces fruits, séchés au soleil et au feu, sont encore, je le sais, un des comestibles dont Athènes tire le plus de vanité. Il me semble pourtant que l'opinion générale s'est prononcée depuis longtemps en faveur des raisins secs de Rhodes [4]; et vous aurez pu en juger vous-même, puisque la plupart des villes les font venir d'ici. Mais vous m'attendez aux figues sèches, et vous allez me rappeler sans doute qu'Athènes leur est, en partie, redevable de sa gloire militaire [5]. Puis, vous me citerez et la *Détestée* de Phœnicide : « On vante d'Athènes quatre choses; ses myrtes, son miel, ses Propylées et ses figues sèches [6]; » et le *Pilote* d'Alexis :

[1] Les figues laconiques avaient pris le nom de la contrée où on les cultivait avec le plus de succès. Probablement les Lacédémoniens eux-mêmes transportèrent ce figuier à Rhodes, où il paraît avoir produit de fort beaux fruits. (Athen. III, p. 75.) — [2] C'est un fragment de la lettre; en voici le texte : Λυγκεὺς δ' ἐν τῇ πρὸς Διαγόραν ἐπιστολῇ ἐπαινῶν τὸν κατὰ τὴν Ἀτ'λικὴν γινόμενον Νικοσ'ράτειον βότρυν, καὶ ἀντιτιθεὶς αὐτῷ τοὺς Ῥοδιακούς φησι· « Τῷ δ' ἐκεῖ καλουμένῳ βότρυϊ Νικοσ'ρατείῳ τὸν Ἱππώνιον ἀντεκλρέφουσι βότρυν, ὃς ἀπὸ Ἑκατωμβαιῶνος μηνὸς ὥσπερ ἀγαθὸς οἰκέτης διαμένει τὴν αὐτὴν ἔχων εὔνοιαν. » (Athen. XIV, p. 654.) — [3] L'hipponius paraît avoir été un raisin à gros grains, dont la peau ferme le rendait propre à se conserver longtemps. C'est à cette propriété que Lyncée fait ingénieusement allusion. — [4] Un vers d'Hermippus le comique nous montre que les raisins secs et les figues sèches de Rhodes devaient être recherchés dans toute la Grèce. (Ap. Athen. I, p. 27.) — [5] On sait qu'un jour, un des eunuques de Xercès lui ayant servi des figues sèches de l'Attique, ce prince, après avoir demandé de quel pays elles venaient, ordonna qu'on en achetât jusqu'à ce qu'il pût s'en procurer quand il voudrait, et sans les payer. Cette circonstance, toute futile qu'elle était, ne contribua pas peu, dit-on, à lui faire hâter l'expédition qu'il avait projetée contre Athènes. (Dinon. in *Persic.* ap. Athen. XIV, p. 652.) Quelques siècles plus tard, rapprochement singulier! c'était encore la vue d'un pareil fruit qui faisait décréter la troisième guerre punique, et provoquait la destruction de Carthage. Aussi Pline, après avoir rappelé l'action et les paroles de Caton, ne peut-il s'empêcher de s'écrier : « Quid primum in eo miremur? Curam « ingenii, an occasionem fortuitam, celeritatemque cursûs, an vehementiam viri? « Super omnia est, quo nihil equidem duco mirabilius, tantam illam urbem, et de « terrarum orbe per CXX annos æmulam unius pomi argumento eversam. » (*Hist. nat.* XV, 18.) — [6] Ce fragment de Phœnicide se compose de cinq vers : je vais le citer tout

« Sur le vaisseau s'embarquèrent des figues sèches, qui sont les insignes d'Athènes [1]. » J'ai loué de bon cœur le miel du mont Hymette; je ne serai pas moins juste à l'égard des figues sèches. Dans une lettre à Posidippe autrefois je disais [2] : « Parmi les tragiques, je pense qu'Euripide « ne le cède en rien à Sophocle dans l'art d'émouvoir les passions; « mais, parmi les figues sèches, je pense que celles d'Athènes l'em- « portent de beaucoup sur toutes les autres. » Aujourd'hui je n'ai pas l'intention de rétracter cet éloge, mais je m'applaudis d'avoir à le restreindre [3]. « Rhodes oppose aux chélidonies [4] les figues que l'on appelle « ici brigindarides [5], figues, il est vrai, barbares de nom, mais attiques « par le goût tout autant que celles d'Athènes. » Ainsi, l'expérience modifie nos jugements. Heureux, lorsque nous n'avons à changer de sentiment que pour reculer les bornes de notre admiration, et agrandir le cercle de nos jouissances!

« Mais je m'aperçois, mon cher Diagoras, qu'en causant avec vous

entier, parce qu'il est d'abord d'un intérêt piquant, et qu'il s'y trouve ensuite un mot que Dalechamps et Casaubon me paraissent avoir mal compris : « On vante d'Athènes quatre choses : ses myrtes, son miel, ses Propylées et ses figues sèches. A peine étais-je débarqué au Pirée que je n'eus rien de plus empressé que de goûter de tout cela, y compris même les Propylées. Eh bien! je vous l'avoue, aucun de ces mets ne peut absolument être comparé à l'attagen. » (Ap. Athen. *l. c.*) — Les deux savants que j'ai nommés croient que le mot *Propylées* désigne ici une sorte de gâteaux ou autres friandises qu'on vendait *à la porte des temples*. Je pense que c'est une grave erreur, et qu'il s'agit du magnifique édifice qui servait de vestibule à la citadelle d'Athènes. Le personnage qui parle semble lui-même n'avoir laissé aucun doute sur son intention; car, après avoir dit qu'il goûta de tout, il ajoute « et même des Propylées. » Il les goûta par la vue, mais il les range fort plaisamment parmi les choses bonnes à manger. L'explication de Dalechamps et de Casaubon ferait donc disparaître tout le sel de la plaisanterie, et prêterait en outre au mot *Propylées* un sens qu'il n'a jamais eu.

[1] ..... Εἰσέβαινον ἰσχάδες
Τὸ παράσημον τῶν Ἀθηνῶν..... (Ap. Athen. *l. c.*)

[2] Voici le texte du fragment de cette lettre à Posidippe : Λυγκεὺς δ' ἐν τῇ πρὸς τὸν κωμικὸν Ποσείδιππον ἐπιστολῇ· « Ἐν τοῖς τραγικοῖς (φησὶ) πάθεσιν Εὐριπίδην νομίζω Σοφοκλέους οὐδὲν διαφέρειν· ἐν δὲ ταῖς ἰσχάσι τὰς Ἀττικὰς τῶν ἄλλων πολὺ προέχειν. » (Athen. *l. c.*) — [3] C'est un fragment de la lettre; en voici le texte : Καὶ τῇ πρὸς Διαγόραν δὲ ἐπιστολῇ γράφει οὕτως· « Ἤδε γῆ ταῖς μὲν χελιδονίοις ἰσχάσιν ἀντιπαρατιθεῖσα τὰς Βριγιδαρίδας καλουμένας, τῷ μὲν ὀνόματι βαρβαριζούσας, ταῖς δὲ ἡδοναῖς οὐδὲν ἥττον ἐκείνων ἀττικιζούσας. » (Athen. *l. c.*) — [4] Les chélidonies étaient une espèce de figues sèches de l'Attique; on les appelait aussi *chelidones*. (Poll. *Onom.* VI, 81.) — [5] Les brigindarides étaient une espèce de figues sèches de l'île de Rhodes. (Poll. *ibid.*)

j'ai insensiblement vidé mes tablettes, et épuisé toutes les observations que j'avais recueillies; je suis donc forcé de m'arrêter. Aussi bien nous voici arrivés à la fin du repas : c'est le moment d'offrir la dernière libation à Mercure ou à Jupiter Téléius[1], et de se séparer. Adieu.

J. P. ROSSIGNOL.

[1] On faisait, à la fin du repas, des libations au bon Génie. Les anciens, nous apprend Athénée, en offraient surtout à Mercure, comme présidant au sommeil; mais, par la suite, il fut d'usage de répandre la dernière libation en l'honneur de Jupiter Téléius, c'est-à-dire de Jupiter présidant à *la fin*, à *l'achèvement* des choses. (1, p. 16.)

PARIS, IMPRIMERIE ROYALE. — 1839.

LIBRARY OF CONGRESS
0 003 041 225 4

LIBRARY OF CONGRESS
0 003 041 225 4